

LE MANGA ET LA DEMOCRATIE

UNE ETUDE DE TROIS BEST SELLERS DE POLITIQUE FICTION DES ANNEES 1990

Jean-Marie BOUISSOU

Communication au 20^e Congrès de l'Association Internationale de Science Politique
(Fukuoka, Japon, 9-13 juillet 2006)

Publié dans le *Bulletin de la Société Française de Science Politique*,
Tôkyô, Maison Franco-Japonaise, hiver 2006-2007

A la différence de la bande dessinée (BD) française et des *comics* américains, le manga constitue au Japon un véritable média. Il le doit à son tirage, qui est proportionnellement 20 fois plus important que celui de la BD et 40 fois plus que celui des *comics*¹, et à la composition de son lectorat, qui se recrute dans toutes les tranches d'âge et toutes les catégories sociales, et jusque parmi les membres du gouvernement². Il est utilisé comme moyen de communication par les acteurs politiques et sociaux les plus divers – des hommes politiques³, des sectes religieuses comme Aum Shinrikyo, de grandes entreprises et même certaines agences gouvernementales. Enfin, il est aussi un média véritable parce qu'il se saisit de nombreux sujets de société et fait écho aux débats et aux émotions qui agitent l'opinion. A ce titre, le manga mérite autant l'attention de la science politique que tout autre moyen de communication de masse.

I. LE MANGA ET LA POLITIQUE

1-1) Une relation ancienne et multiforme

La politique est présente dans le manga sous des formes multiples. Dès ses débuts, il a été utilisé pour véhiculer des idéologies. Quand les *comics* sont apparus au Japon, à la fin des années 1880, le grand réformateur Fukuzawa Yukichi (1835-1901) y a vu « le seul art qui

¹ En 2002, les éditeurs de manga ont publié environ 1,5 milliards d'exemplaires (magazines et *tankobon*) – soit presque 12 pour chaque japonais, contre seulement 0,6 exemplaires par français pour la BD, et 0,3 exemplaires pour les *comics* américains (1995). Sources : Shuppan Kagaku Kenkyûjô (Institut de recherche sur l'édition), www.ajpea.or.jp ; pour la France : <http://caractere.net> (12-05-2004) ; pour les Etats-Unis : Schodt, Frederik (1996): *Dreamland Japan. Writings on Modern Manga*. Berkeley (Cal.), Stone Bridge Press, p.50.

² Tarô Aso, candidat à la présidence du PLD en 2006 et présentement aux Affaires étrangères, est un fan notoire (« Profile of Abe Cabinet », *AsahiShimbun*, 28-09-2006).

³ Entre autres, Takeshita Noboru, premier ministre de 1987 à 1990, a fait réaliser sa biographie en manga: *Takeshita Noboru. Wakakihino chôsen. Tanjô kara hatsutôsen made* (Takashita Noboru, le défi de la jeunesse. De sa naissance à sa première élection), Nagai Noriyaki (dessin) et Imafuji Takeshi (scénario), Tôkyô, Sêunsha, 1998.

puisse faire bouger le monde »⁴. Son journal, le *Jiji Shimpô*, militant pour un Japon nouveau, fut le premier organe de presse japonais à lancer un supplément hebdomadaire illustré, le *Jiji Manga* en 1900. Dans les années 1920, les dessinateurs de la *Nihon Mangaka Renmei* [Ligue des dessinateurs prolétariens] dessinaient du *rôdô manga* (manga des travailleurs) et du *kokumin manga* (manga du peuple). Aujourd'hui, ce sont plutôt les *mangaka* néo-nationalistes qui font parler d'eux, notamment Kobayashi Yoshinori, porte-parole du courant révisionniste japonais, dont l'œuvre a suscité une polémique jusque dans de grands journaux internationaux tels que *Le Monde* et *The New York Times*.

Même quand il n'est pas au service d'une idéologie, le manga peut jouer un rôle politique dans la mesure où beaucoup de séries – surtout celles destinées aux jeunes adultes (*seinen manga*) et aux actifs – font écho aux débats de société, à l'exemple de deux séries-culte des années 1990 : *Chinmoku no kantai*, qui a été évoqué à la Diète lors des discussions sur la loi PKO (Peace Keeping Operations)⁵, et *Black Jack ni yoroshiku*, de Satô Shuho⁶, qui a poussé le gouvernement japonais à améliorer le sort des internes en médecine.

En outre, nombre de manga appartenant aux genres les plus divers mettent en scène des politiciens au détour de leurs scénarios, dans des rôles plus ou moins importants. Même des séries destinées aux écoliers, à commencer par *Tetsuwan Atomu* de Tezuka Osamu, l'une des séries fondatrices du manga, font intervenir épisodiquement des présidents, des chefs de gouvernement ou des ministres dans des rôles épisodiques – alors que je ne me souviens pas d'en avoir jamais vu dans les BD de mon enfance. Ces multiples apparitions ponctuelles donnent une image des politiciens, souvent assez peu favorable, qu'il serait intéressant d'étudier.

1-2) L'apparition et le succès du manga de politique fiction dans les années 1990

Par contre, les scénarios de politique fiction – ceux dont l'intrigue se déroule dans le monde politique et dont les politiciens sont les personnages principaux – ont longtemps été absents dans le manga. Le cynisme politique avéré des Japonais envers la politique⁷ et son ronronnement lassant sous la domination constante du parti libéral-démocrate (PLD) n'en faisaient pas un sujet attrayant. Mais depuis la fin des années 1980, les bouleversements qui ont affecté le système des partis, les scissions, les retournements de situation, les espoirs de changement suscités et déçus, la starisation de certains politiciens comme Hosokawa Morihiro ou Kan Naoto, suivie de leur chute rapide, ont fait de la vie politique un sujet palpitant pour le public, et fourni aux *mangaka* des scénarios pleins de drames et de rebondissements. Les manga de fiction politique se sont donc multipliés, à destination du lectorat *seinen* (étudiants et jeunes hommes engagés dans la vie active). Certaines séries, conçues et réalisées par les plus célèbres scénaristes et dessinateurs, ont connu un grand succès qu'atteste leur longueur.

⁴ Cité dans Schodt, Frederik (1983) : *Manga! Manga!* Tokyo, Kodansha, p.42.

⁵ Série de Kawaguchi Kaiji, parue dans *Morning* (Kodansha) de 1989 à 1996. Voir Kinsella, Sharon (2005) : <http://www.japansociety.org.uk/lectures/05kinsella.html> : “The Nationalization of Manga”, conférence à la [Japan Society](#), Londres.

⁶ Série de Satô Shuho, parue dans *Morning* (Kodansha). Voir <http://www.bedetheque.com/serie-9588-BD-Say-hello-to-black-jack.html>

⁷ Sur ce point, voir notamment Curtis, Martin, et Stronach, Bruce, dirs. (1992) : *Politics East and West. A Comparison of Japanese and British Political Culture*, Armonk and London, M.E.Sharpe.

Le premier manga de fiction politique – et le plus long à ce jour – a été *Hyôden no torakutâ* [Le tracteur du champ des voix]. Dessinée par Maekawa Tsukasa sur un scénario de Kenny Nabeshima, un journaliste politique, la série fut lancée en 1989 dans *Big Comic Original* (éditions Shogakukan). Le héros est calqué sur Ozawa Ichirô, principal artisan de la recomposition politique au début des années 1990. Pour se faire de l'argent au sortir de l'université, il participe à la campagne électorale d'un député, devient son secrétaire parlementaire, puis lui succède après sa mort. Le scénario suit de très près les évolutions de la scène politique japonaise, et décrit crûment les coulisses des élections (achat de voix, trahisons) et celles de la vie parlementaire, y compris le fonctionnement de la caisse noire du PLD destinée à assurer « la bonne gestion de la Diète » (*kokkai taisakuhi*) en graissant la patte de l'opposition.

Ce réalisme sans fard valut à l'éditeur des pressions qui ne l'intimidèrent pas. Il transféra la série dans *Shûkan Post*, un magazine généraliste où elle se prolongea jusqu'en 2003, et la remplaça dans *Big Comic Superior* par *Sanctuary*, réalisé par l'un des duos les plus célèbres du *seinen manga*, le dessinateur Ikegami Ryoichi et le scénariste Okamura Yoshiyuki⁸. La série se prolongea de 1990 à 1995. Puis, de 1998 à 2001, *Big Comic* publia une autre série de fiction politique : *Eagle. The Making of an Asian-American President*, par Kawaguchi Kaiji.

Dès 1991, Kôdansha, le grand rival de Shogakukan, lança dans *Mister Magazine* sa propre fiction politique, réalisée par Hirokane Kenshi, une des stars du « manga informatif » (*jôhō manga* ou *kaisetsu manga*) spécialisée jusqu'alors dans la description du monde de l'entreprise. *Kaji Ryûsuke no gi* [La cause de Kaji Ryûsuke] met en scène le fils d'un politicien conservateur qui succède à son père mort brutalement. Sur fond de recomposition politique, Kaji deviendra premier ministre au bout de sept ans, à la fin de la série en 1998.

En 2001, Kôdansha a lancé le premier manga de fiction politique destinée au public *shônen* des grands lycéens et des étudiants. *Kunimitsu no matsuri* [La politique selon Kunimitsu], dessiné par Asaki Masashi sur un scénario d'Andô Yûban, est paru dans l'hebdomadaire *Shûkan Shônen Magajin* jusqu'en 2005. Cette série reprend une trame narrative très utilisée dans le *shônen manga* des années 1990 : celle du mauvais garçon au grand cœur qui « guérit le monde »⁹. Le héros est un jeune motard voyou (*bosôzoku*) d'un quartier populaire de Tôkyô qui s'engage dans la campagne électorale d'un candidat « propre » à la mairie.

Ces manga de fiction politique constituent un volumineux corpus homogène (publié dans la même décennie, visant le même public et ayant connu le même succès) qui mérite l'attention de la science politique. Leur scénario donne à voir dans toute sa pureté le processus fondamental de la démocratie : un homme cherche à gagner des élections et manœuvre au sein d'un système de partis pour faire triompher ses idées. Tous sont des « fictions réalistes », qui mêlent des héros fictifs et des politiciens réels nommément désignés, ou à peine masqués par des alias transparents. Les scénarios reproduisent exactement les institutions et le système des partis du Japon (ou celui des Etats-Unis dans *Eagle*). Les enjeux politiques débattus sont ceux du moment où les séries paraissent.

Ainsi, ces séries apportent beaucoup d'information sur la vie politique japonaise contemporaine. Mais surtout, l'éclosion et le succès de ce genre de manga témoignent à leur

⁸ Alias Fumimura Shô, alias Buronson

⁹ Utilisée notamment dans *Great Teacher Onizuka*. Voir Bouissou, Jean-Marie: « La crise japonaise vue par le manga. Déconstruction et reconstruction de la communauté sociale dans *Great Teacher Onizuka* », communication au Congrès de l'International Political Science association (IPSA), Durban, 2003.

manière d'un changement de l'opinion japonaise à l'égard de la politique pendant les années 1990. La science politique l'a analysé ce changement à travers des facteurs tels que la baisse de la participation ou la volatilité électorale. On peut aussi l'étudier à travers le discours sur la politique et ses enjeux que le manga a véhiculé auprès d'un lectorat de masse pendant cette décennie.

L'importance du corpus (plus de 20.000 pages) rend difficile de l'appréhender dans sa totalité. Je me suis donc limité ici à l'étude de *Sanctuary*, d'*Eagle* et de *Kaji Ryusuke no gi*.

II. LE CONTENANT

Quel que soit l'intérêt qu'une partie du public japonais porte à la vie politique dans les années 1990, le succès des trois séries tient d'abord au fait que les lecteurs des magazines de manga y retrouvent les univers et les schèmes narratifs qui leur sont familiers. Les auteurs ont coulé leur message politique dans des genres familiers aux amateurs de manga : le thriller *hard boiled* épicé de violence et de sexe (*Sanctuary*), les séries vouées aux problèmes sentimentaux et identitaires de l'adolescence (*Eagle*), et le « manga informatif » (*Kaji...*).

2-1) Des scénarios 100% manga

Dans *Sanctuary*, deux jeunes japonais rescapés de l'enfer du génocide cambodgien se donnent pour mission de réveiller un Japon endormi dans sa prospérité et paralysé par la gérontocratie, afin qu'il puisse faire face aux menaces de la mondialisation. L'un, Asami Chiaki, agit au sein du « parti démocrate libéral » (PDL, alias PLD). L'autre, Hojô Akira, prend la tête d'une des grandes familles de la mafia japonaise. Au terme de multiples rebondissements, dont deux dissolutions de la Chambre basse, le « PDL » perd sa majorité et se divise. Les jeunes réformateurs qui l'ont quitté forment un gouvernement de coalition avec un scion du parti socialiste et deux anciens partis d'opposition. La série se termine au moment où la Diète s'apprête à voter un projet de réforme constitutionnelle. Parallèlement, le jeune yakuza a unifié le monde du crime organisé autour de ses idéaux. Sans abandonner leurs activités traditionnelles, les gangs se transforment en sociétés légales, qui facturent leurs « prestations » en bonne et due forme. Les gangsters se remettent aux études pour développer leurs compétences et commencent à s'implanter à l'étranger (notamment en Sibérie), formant l'avant-garde de l'insertion du Japon dans la mondialisation.

Le héros d'*Eagle*, Kenneth Yamaoka, est un japonais-américain de troisième génération. Lui aussi a connu l'enfer : pendant la guerre du Vietnam, son frère aîné a été tué et lui-même très grièvement blessé après avoir commis l'horreur de tuer une femme enceinte. Il décide alors de devenir président des Etats-Unis pour bâtir un monde pacifique. Il épouse la fille d'une grande famille WASP¹⁰, se fait élire sénateur de New York et se lance en outsider dans la course à l'investiture démocrate pour la succession de Clinton, face au vice-président Al « Noah » (Gore). Grâce à son charisme, à sa sincérité, à son habileté médiatique, ainsi qu'à divers « coups tordus », il sort vainqueur des primaires. Dans la course à la présidence, face à un

¹⁰ *White Anglo-Saxon Protestant.*

vieux briscard républicain proche du lobby militaro-industriel, il l'emporte *in extremis* en poussant son adversaire à dévoiler son subconscient raciste lors du dernier débat télévisé. Parallèlement, une intrigue familiale se noue autour de Takashi Jo, un jeune journaliste japonais qui est le fils naturel de Kenneth, de Rachel, la fille adoptive du couple Yamaoka née d'une jeune immigrée cubaine, de l'idylle entre les deux jeunes gens, de l'épouse de Kenneth qui ne veut pas d'un bâtard dans le clan, etc.

Kaji Ryusuke no gi narre en temps réel (sept ans) l'ascension d'un jeune politicien néo-conservateur qui hérite d'un siège parlementaire du « *Minseitô* » (alias PLD) à Kagoshima, après la mort de son père et de son frère aîné dans un accident de voiture suspect. Au long d'un scénario qui reproduit les mutations qui affectent au même moment le système politique japonais, Kaji fait une carrière fulgurante. Combinant « charme » (*miryoku*), sincérité, force de conviction, habileté et chance, il est successivement secrétaire général du cabinet et porte-parole du gouvernement, vice-ministre des Affaires étrangères, ministre de la Défense, ministre des Affaires étrangères, et devient Premier ministre à la fin de la série. Celle-ci offre une description très documentée de l'univers politique et de la vie parlementaire et, à la différence des héros de *Sanctuary*, Kaji Ryusuke est une figure très crédible de jeune politicien néo-conservateur japonais des années 1990.

2-2) Les procédés narratifs : dialectique de la fiction et du réalisme

Tous les auteurs brodent donc sur la trame de leur scénario politique des épisodes tirés du répertoire manga traditionnel. Tous donnent à leur lectorat de jeunes adultes la dose convenue de sexe, sur le mode machiste et violent (*Sanctuary*), sur celui des premiers émois (*Eagle*) ou sur celui de la romance adulte (*Kaji...*)¹¹. Tous développent aussi une intrigue policière, sur fond de guerre des gangs dans *Sanctuary* ou sous forme d'enquête sur la mort brutale du père ou de la mère de l'un des héros dans *Eagle* et *Kaji...*¹². Enfin, *Sanctuary* et *Kaji...* empruntent au thriller géopolitique à la Tom Clancy des épisodes tels que l'alliance des yakuzas japonais avec les Triades chinoises pour se lancer dans la mise en valeur de la Sibérie ou le détournement par un commando nord-coréen d'un navire japonais chargé de plutonium.

Les auteurs utilisent aussi les ressorts dramatiques familiers à tous les lecteurs de manga: la disparition des parents¹³ et « l'Histoire originelle » tirée de l'apocalypse nucléaire et de la reconstruction du Japon après sa défaite¹⁴. Comme un grand nombre de héros de manga, Asami, Hojô et Kenneth Yamaoka ont vécu l'Apocalypse ; ils sont « revenus d'entre les morts » et en tirent l'énergie pour rebâtir le monde. Quant à Kaji Ryusuke, il a vu s'effondrer

¹¹ L'un des héros mafieux de *Sanctuary* n'aime rien tant que de prendre de force des femmes dans les toilettes. Kaji, bien que marié, est un homme à femmes, et flanqué d'une maîtresse aimante qui se sacrifie pour accompagner dans l'ombre son ascension et meurt du cancer au moment où il atteint le sommet

¹² La mort « accidentelle » du père et du frère de de Kaji se révélera être l'œuvre d'un rival politique. Celle de la mère de Takashi Jo – asphyxiée dans son petit restaurant d'Okinawa, où elle avait conçu son fils lors d'une brève idylle avec Kenneth Yamaoka en partance pour le Vietnam – a été tramée par le beau-père de ce dernier, décidé à éliminer toute trace d'un scandale susceptible de nuire à la carrière politique de son gendre.

¹³ Kenneth Yamaoka n'est pas orphelin, mais il a perdu le frère aîné qui était son modèle, et il a rompu de fait avec sa famille en intégrant le milieu des WASP.

¹⁴ Sur ce sujet, voir Shiraishi, Saya (1997): "*Doraemon goes to Asia*", in Shiraishi et Katzenstein, Peter dirs., *Network Power. Japan and Asia*, Ithaca et Londres, Cornell University Press.

son univers personnel avec la mort brutale de son père et de son frère, et il traverse lui aussi un peu de l'enfer cambodgien quand, parti étudier la mission de l'ONU à laquelle participent pour la première fois des Japonais, il est enlevé par un groupe de Khmers Rouges.

Mais les trois séries mettent ces procédés au service d'intrigues qui suivent de près les évolutions de la scène politique japonaise. Le scénario de *Sanctuary* les suit presque point par point entre la fin des années 1980 et 1995, transposant – entre autres – la visite que fit en 1992 au Japon le président George Bush Sr. escorté des grands patrons de l'automobile américaine, ou l'immixtion peu discrète de Bill Clinton en faveur des réformateurs dans la campagne des élections législatives l'année suivante. Hirokane introduit en temps quasi réel dans *Kaji...* la mission PKO de l'ONU au Cambodge (1992), les essais nucléaires français¹⁵ et le sommet de l'APEC à Osaka (1995), les transports par mer de matériaux nucléaires entre la France et le Japon, les frictions avec la Chine autour des Senkaku et la vague de manifestations contre les bases américaines de l'archipel (1996). *Eagle* commence alors que la succession de Bill Clinton est au centre de la vie politique américaine et qu'Al Gore (« Noah ») apparaît comme son successeur naturel ; la série se déroule en même temps que les primaires, qu'elle décrit avec un grand réalisme.

Ce réalisme trouve toujours ses limites dans le dénouement. La loi d'airain du manga veut que le héros triomphe, et le message politique réformateur eût été gâté par des dénouements pessimistes. *Sanctuary* se termine par la victoire électorale des réformateurs qui écartent le « PDL » du pouvoir et forment un gouvernement de coalition (dont la composition rappelle beaucoup le cabinet Hosokawa de 1993-94) assez solide pour réformer la Constitution. De même, *Kaji...* fait advenir un système bipartisan opposant une formation conservatrice timorée en matière de politique étrangère et un parti réformateur résolu à élever le statut international du Japon. Ce scénario est exactement celui qu'Ichirô Ozawa, le boutefeu de la recomposition politique japonaise, envisageait au début des années 1990. Mais dans la réalité, au moment où Ikegami termine *Sanctuary* en 1995, le PLD est revenu au pouvoir avec les socialistes, et Ozawa a échoué quand *Kaji...* se termine en 1998.

Toutefois, aujourd'hui, le bipartisme est presque advenu sur la scène politique japonaise, la réforme de la Constitution est à l'ordre du jour, et le clivage passe bel et bien entre un PLD renoué par Koizumi sur une base réformatrice et nationaliste, et un Parti démocrate plutôt « colombe » que son hétérogénéité semble condamner à être un parti de statu quo. D'autres événements, comme la destruction d'un bâtiment nord-coréen par la marine japonaise ou la visite d'un premier ministre japonais à Pyongyang pour en ramener des otages, qu'Hirokane imagine en 1994, sont bel et bien advenus au début des années 2000. Le manga de fiction politique semble donc posséder des vertus prédictives, sur lesquelles on pourrait s'interroger. Mais dans cet article, nous nous contenterons d'examiner de manière générale la vision de la démocratie et des enjeux politiques que véhiculent ces séries.

¹⁵ Au début du premier mandat de Jacques Chirac (alias Jacques « Pollac »).

III. LA VISION DE LA DEMOCRATIE [1] : TROIS SERIES DIVERSES EN APPARENCE

3-1) Sanctuary : un sous-texte « national-autoritaire »

Sanctuary donne pour origine au système politique japonais d'après-guerre la prison de Sugamo, où les Américains avaient enfermé les criminels de guerre nippons. C'est là que se seraient forgés les hommes qui ont relevé le Japon. Les uns, incarnés par Isaoka, l'indestructible secrétaire général du « PDL », ont conquis la scène politique. Les autres, incarnés par Chijima, parrain suprême du crime organisé, sont devenus les « marionnettistes » (*kuromaku*) à l'interface du monde des yakuza et de l'establishment. La mention de Sugamo fait de ces deux figures des alias transparents pour Kishi Nobusuke (premier ministre de 1957 à 1960) et les deux grands *kuromaku* Kodama Yoshio et Sasakawa Ryuichi, qui avaient noué dans cette prison des liens étroits. Le coup de chapeau que l'auteur donne à ces personnages est révélateur de son positionnement politique très droitier et nationaliste. Dans l'image que *Sanctuary* en donne, ces fondateurs s'étaient voués corps et âme à la mission de reconstruire le Japon. Ils ont réussi, mais ils ont vieilli. La démocratie vibrante des débuts est devenue une gérontocratie égoïste, dans laquelle les politiciens ne sont que les pantins rongés de frustration et manipulés par les lobbies.

Les moyens de l'action politique sont désormais l'argent noir de la corruption, la manipulation des médias aux ordres et l'intimidation, voire l'assassinat. Le politicien est prêt à tout pour réussir : « montrer son cul » (au sens propre) et « se coiffer d'un seau de merde » – comme le proclame fièrement Isaoka, et s'avilir à genoux devant le plus stupide des électeurs – comme fait le fier yakuza Hojô lui-même quand il se présente aux élections. Le politicien d'envergure est porté par une volonté de pouvoir exacerbée, qui se traduit par une virilité exceptionnelle et une grande violence verbale et physique. Il avilit les femmes et méprise les hommes et les citoyens : à la veille d'une élection cruciale, Isaoka proclame que la faible participation sert le « PDL » et se félicite d'avoir, grâce à ses manœuvres, « désespéré » les électeurs, qui sont retournés à leur apathie¹⁶.

Ikegami joue ici sur le registre populiste anti-establishment, qui se retrouve dans les réformes institutionnelles prônées par son héros Asami (l'élection directe du premier ministre par les citoyens et l'usage du référendum, dont on parlait beaucoup au Japon dans les années où *Sanctuary* paraît), qui sont toutes destinées à créer un lien direct entre le leader et la nation :

Une analyse approfondie montre aussi que la démocratie selon *Sanctuary* apparaît soumise au cycle de la nature. Elle éclôt, fleurit et dépérit. Isaoka a été un leader visionnaire avant de devenir un géronte obtus. Grâce à Asami, un nouveau cycle va commencer. Mais pour que (re)vienne le printemps de la démocratie, il faut que la nation soit confrontée à un péril qui réveille son énergie, comme la catastrophe de 1945 ou les défis contemporains de la mondialisation. Car la démocratie n'existe que grâce à la force vitale de la nation mobilisée face danger. Le danger dissipé, elle est vouée à être détournée par des politiciens égoïstes. Ses institutions n'ont pas d'efficience par elles-mêmes. Pour Asami, la réforme qui sauvera le Japon n'est pas celle du mode de scrutin – qui faisait les gros titres de la presse quand la série

¹⁶ Nouvel exemple de la vertu prédictive du manga : le premier ministre Mori Yoshiro (2000-2001), à la veille de législatives cruciales, invitera les électeurs « qui ne savent pas pour qui voter » à rester chez eux.

paraissait –, mais celle de « l'âme des hommes », qui rendra aux politiciens et aux citoyens les rêves et le courage qu'ils avaient après 1945.

En dernière analyse, la démocratie selon *Sanctuary* n'est qu'une manifestation parmi d'autres de l'énergie vitale de la nation, et qu'un moyen parmi d'autres pour la servir. Les méthodes brutales par lesquelles Hojô transforme le monde des yakuza sont aussi bénéfiques pour l'avenir du Japon que l'action politique de son compère Asami – et Ikegami insiste en soulignant que la démocratie japonaise a toujours vécu en symbiose avec l'univers mafieux, le duo Asami-Hojô succédant au tandem Isaoka-Chijima. Bien que le leitmotiv politiquement correct d'Asami soit de « rendre le pouvoir aux électeurs », le sous-texte de *Sanctuary*, où démocratie n'existe vraiment que par le grand souffle national(iste) et requiert l'usage de la force mafieuse, relève d'un registre national-autoritaire de triste mémoire.

3-2) Kaji Ryusuke no gi : le chantre du néo-conservatisme mainstream

Le trait le plus frappant de la série de Hirokane est son approbation quasiment sans réserve de la façon dont fonctionnait la démocratie japonaise en régime PLD. Le héros réalise son ascension par les moyens les plus traditionnels: l'héritage du siège paternel, les « trois *ban* »¹⁷ pour gagner les élections, la protection d'un grand aîné, le réseau des anciens de l'Université nationale de Tôkyô, un peu d'aide des yakuza, le jeu des clans, et un *cursus honorum* accéléré, mais conforme à celui en vigueur dans le parti gouvernemental japonais jusqu'aux années Koizumi. Qui plus est, le héros défend sans complexe certains aspects les plus critiqués du régime PLD, à commencer par le coût très élevé des élections, présenté comme « inévitable ».

Le défaut principal de la démocratie japonaise est la médiocrité d'un personnel politique timoré, qui ne voit pas plus loin que le bout de sa circonscription. Mais la faute en est au peuple (*kokumin*) et aux médias, pour lesquels le héros et divers autres personnages n'ont pas de mots assez durs. Quel que soit le sujet, le *kokumin* « ne comprend pas » et doit être fermement guidé par des leaders éclairés. Les médias sont partisans ; ils flattent sans vergogne le *kokumin*, « ne voient que la surface des choses » et « le niveau de leurs commentaires ne dépasse pas celui du bavardage des ménagères » (*shûfu no idobatakaigi*)¹⁸.

Non content de se faire ainsi le chantre du système conservateur, Hirokane défend aussi certaines des politiques les plus impopulaires du PLD, notamment, en 1996, l'aide financière publique à la liquidation des *jûsen*¹⁹, l'augmentation de la taxe à la consommation et les tentatives pour transférer vers d'autres régions certaines activités des bases américaines d'Okinawa après la vague de manifestations hostiles de 1996. La série se veut un manifeste en faveur d'un changement politique qui reprend point par point le programme des néo-conservateurs nationalistes incarnés par Ichirô Ozawa au moment où elle paraît, et après lui par Koizumi. En ce sens, elle n'est pas très éloignée de *Sanctuary*. Mais à la différence d'Ikegami, Hirokane fait confiance à la jeune génération des politiciens conservateurs pour réaliser les réformes dans le cadre des institutions.

¹⁷ *Jiban* : la clientèle organisée. *Kanban*: le prestige personnel et social. *Kaban* : le trésor de guerre.

¹⁸ Vol. VII, p.234 [NB. les volumes cités en référence sont ceux de l'édition française].

¹⁹ Sociétés de crédit immobilier en odeur de mafia.

3-3) *Eagle* : la démocratie américaine comme évidence

Dans *Eagle*, la démocratie apparaît comme une machine qui tourne sans à-coups et un élément consubstantiel à la nature même des Etats-Unis. Ceux-ci ne sont pas non plus, face à la mondialisation, dans ce péril mortel qui galvanise Asami. Pour l'Amérique, la démocratie, la puissance et la confiance vont de soi, et la vie politique y est presque aussi soft et optimiste que le scénario parallèle des émois de Rachel et de Takashi Jo. Le rôle de la corruption et de la violence est à peine évoqué, hors une allusion à l'assassinat de Kennedy attribué au lobby militaro-industriel. Si l'habileté médiatique et l'art des coups tordus (*spin*) sont nécessaires, c'est la sincérité, le courage et le charisme qui sont décisifs. La démocratie américaine vue par Kawaguchi semble n'avoir aucune part d'ombre, et sa force tranquille s'accommode à la barre d'un Clinton habile et placide, alors que le Japon a besoin de leaders brutaux tels Isaoka.

A première vue, *Eagle* semble donc un hymne à la démocratie, aux antipodes de *Sanctuary*, *Kaji Ryusuke no gi* se situant entre les deux. Mais les choses ne sont pas si simples, et les trois séries ont bien plus en commun qu'il n'y paraît.

IV. LA VISION DE LA DEMOCRATIE [2] : TROIS SERIES PLUS PROCHES QU'IL N'Y PARAÎT

4-1) *L'importance décisive du leader charismatique*

Vue par les *mangaka* des années 1990, la politique est un monde sale. Les héros des trois séries ne répugnent pas aux coups tordus. Asami détourne des fonds, use du chantage et machine un faux attentat contre lui-même pour gagner la sympathie des électeurs ; son *alter ego* yakuza Hojô fait bien pire. Kenneth Yamaoka gravit la première marche vers la nomination démocrate en révélant à la presse la liaison extraconjugale d'un de ses rivaux, et la dernière en bernant le couple Clinton²⁰ ; devancé dans la campagne présidentielle, il manipule des groupes racistes extrémistes afin de déclencher des violences pour tenter de faire bouger l'opinion en sa faveur. Quant à Kaji Ryusuke, s'il ne se salit jamais les mains, il s'entend néanmoins fort bien à financer ses campagnes électorales et bénéficie de l'appui des yakuza de sa circonscription (tabassage et meurtre compris) ; il n'hésite pas non plus à sacrifier à sa carrière sa maîtresse dévouée (avortement compris).

Mais à ce jeu, nos héros ne sont jamais les plus forts. Asami est surclassé par Isaoka. Hojô se retrouve mourant à l'hôpital et n'est sauvé que par une péripétie des moins crédibles. Yamaoka serait éliminé par une campagne de calomnie si le jeune Takashi ne lui sauvait la mise par miracle, et les violences racistes qu'il déclenche en sous-main échouent à lui donner l'avantage sur son adversaire républicain.

²⁰ Dans une situation de quasi-égalité avec « Noah » à la convention démocrate, il fait croire aux Clinton qu'il va prendre Hillary comme candidate à la vice-présidence pour gagner les voix des délégués qu'ils commandent – puis prend « Noah » sur son ticket.

Si les héros l'emportent, c'est toujours en gagnant les cœurs. Asami échoue à diviser le « PDL » en jouant sur les rivalités d'ambition, mais il y parvient en « réveillant les rêves » des politiciens de la génération du baby boom ; il repousse à lui seul l'invasion commerciale américaine en séduisant la vice-présidente des Etats-Unis et au final, c'est la conversion d'Isaoka qui lui donne la majorité nécessaire au vote de la révision constitutionnelle. Hojô le yakuza remporte ses victoires décisives par son charisme, qui dessille à point nommé ses adversaires²¹. De même, Yamaoka remporte une victoire cruciale dans les primaires de New York en « réveillant les rêves » du vieux maire noir cynique, emporte le Sud en ranimant chez le leader du lobby des ranchers l'esprit pionnier de sa jeunesse, et conquiert d'un coup le cœur de l'Amérique par sa sincérité brûlante lors du dernier débat télévisé de la campagne présidentielle...

A ce jeu, la raison le cède à l'émotion. Dans *Sanctuary*, lors des élections cruciales qui vont porter les réformateurs au pouvoir, les citoyens, qui n'avaient pas été convaincus par les preuves irréfutables des liens entre le « PDL » et la mafia russe, sont bouleversés deux heures avant la clôture du scrutin par la confession télévisée d'un jeune yakuza mourant et se précipitent dans les bureaux de vote. Dans *Eagle*, « Noah » incarne l'adepte du *rational choice*, convaincu que la bonne décision sort à tout coup de l'analyse correcte d'une quantité suffisante de données. Mais cette stratégie le perd lors d'un débat télévisé crucial. Accusant Yamaoka, preuves à l'appui, d'avoir retourné sa veste sur les questions écologiques, il a prévu toutes ses réactions possibles – sauf une : Yamaoka reconnaît avoir changé d'avis avec une telle sincérité qu'il retourne les téléspectateurs en sa faveur.

Asami, Hojô et Yamaoka sont charismatiques, voire christiques. Ils ont une « aura » – jusqu'à être parfois représentés avec une auréole²² – et transmettent leur force de conviction aux disciples qui croient en eux, quelles que soient les faiblesses de ces derniers²³. Kaji Ryusuke se contente de son « charme » (*miriyoku*), mais celui-ci est assez puissant pour que ses geôliers Khmers Rouges le relâchent. Le leader charismatique est le pilier central de la démocratie, mais aussi, pour Ikegami, de tout système politique quel qu'il soit. Dans *Sanctuary*, les leaders de toutes les grandes puissances, Russie comprise, sont de cette race. Car c'est bien de race qu'il s'agit. Le charisme est naturel : dès leur plus jeune âge, Asami et Hojô sont les leaders d'un groupe d'enfants évadés des camps de la mort cambodgiens, et Yamaoka celui de l'équipe de football américain de son université. Aussi les leaders se reconnaissent-ils d'instinct entre eux ; ils se respectent par-delà l'opposition des intérêts nationaux et des idéologies, et s'entraident à l'occasion pour accéder au pouvoir ou le garder : l'américaine Bisset aide le japonais Asami qui aide le russe Zamyatin, et c'est parce qu'il reconnaît dans Asami quelqu'un de son espèce qu'Isaoka se rallie à lui *in fine*.

Face à la race des leaders, les citoyens n'apparaissent jamais capables d'action autonome. Au mieux, ils peuvent parfois être émus jusqu'à l'enthousiasme (*Eagle*). Mais ils apparaissent surtout comme des sujets passifs et ignorants (*Kaji...*) susceptibles de toutes les manipulations (*Sanctuary*). Les contre-pouvoirs organisés – que ce soit les médias dans les trois séries, la

²¹ Un mafieux chinois qui l'a trahi renonce tout d'un coup à l'achever sur son lit d'hôpital. Un jeune yakuza incontrôlable manque de ruiner les élections décisives, mais sauve in extremis la situation par une dramatique confession télévisée en direct avant d'expirer.

²² Entre autres, *Sanctuary* vol .II, p.112.

²³ Takashi, tout jeune et naïf qu'il soit, « convertit » et retourne la mère de Rachel que les adversaires de Yamaoka manipulent. Le yakuza Tokai, bras droit de Hôjo et brute plutôt bornée, fait de même avec la tête brûlée qui menace de ruiner les élections cruciales. Le député Kariya, personnage d'abord assez pâle, « convertit » la génération des baby boomers du « PDL » à la cause d'Asami ...

justice dans *Sanctuary*, et les syndicats dans *Eagle* – sont présentés comme manipulateurs, manipulés ou corrompus.

4-2) Les vertus du leader naturel : un cocktail « très japonais »

Le charisme qui fait le leader est inséparable de certaines vertus. Comme on l'a vu, la première est d'avoir survécu à l'Apocalypse, l'expérience (re)fondatrice du Japon d'après 1945²⁴ qu'ignorent les leaders occidentaux. Il faut ensuite la plus absolue sincérité. Le héros poursuit une mission pour laquelle il est prêt à sacrifier sa vie, quitte à passer pour un Don Quichotte²⁵. Sa sincérité va jusqu'à promettre « du sang et des larmes » aux citoyens, parce qu'il croit en eux et les respecte. C'est sa troisième qualité. Asami n'a de cesse de rendre la parole aux électeurs et il leur fait confiance pour choisir « la bonne solution » aux problèmes les plus épineux du débat politique, alors qu'Isaoka travaille à les désespérer pour affaiblir la participation (mais, preuve qu'il est bien lui aussi de la race des leaders, il sait au fond de lui, et proclame à l'occasion, que « le peuple n'est pas mort ! »)

Le leader naturel respecte aussi cette qualité très prisée au Japon que sont les vertus familiales traditionnelles. Dans *Sanctuary*, les lieutenants les plus fidèles de Hôjo ont pris la voie du crime l'un pour trouver l'argent nécessaire à l'opération qui pouvait sauver son fils et l'autre pour tirer sa mère de la misère. Les mauvais politiciens méprisent leurs épouses et leurs enfants, à l'instar du sénateur Sakura, le premier patron d'Asami, qui laisse sa femme dépérir seule à l'hôpital et affirme se moquer que sa fille puisse être violée par un yakuza ; à l'inverse, les bons chérissent leur famille : le député Kariya, qui rallie à Asami les baby boomers du « PDL », aime son épouse et consacre du temps à jouer avec son fils. Pour les femmes, Ikegami, dont le machisme brutal est une marque de fabrique, ne les ménage guère : dans *Sanctuary*, nombre d'entre elles sont prises contre leur gré, de préférence dans des toilettes – mais Asami est monogame et respecte sa compagne, et le yakuza Hôjo finit par y venir aussi. Dans *Eagle*, si Kenneth Yamaoka a un fils naturel, il n'y a pas de faute. Il n'était pas marié quand il l'a conçu, à Okinawa, dans le désarroi de son départ pour le Vietnam et en réponse sincère aux avances d'une jeune fille amoureuse. En ne revenant pas vivre avec elle, il ne l'a pas trahie, car elle l'a délié de sa promesse afin qu'il accomplisse sa mission de devenir président des Etats-Unis pour bâtir un monde pacifique.

Kaji Ryusuke n'est guère correct avec les femmes. Marié sans amour à une épouse qui laboure consciencieusement sa circonscription pendant qu'il se bâtit un destin national, il a une maîtresse aimante qu'il abandonne pour convenance politique dès le début de son ascension, et c'est un grand chasseur de femmes, occidentales comprises. Ces traits sont communs à tous les héros de Hirokane, dont la fonction première est d'incarner les rêves de base du *salaryman* japonais moyen : avoir de l'avancement, plaire aux femmes, voyager hors du Japon et être à l'aise avec les étrangers, et si possible les étrangères. Mais Kaji n'est jamais cynique et les femmes se sacrifient volontairement pour lui, grâce à son fameux « charme ». Il n'est donc ni corrupteur, ni dépravé. La saine morale est donc sauve, en foi de quoi le ciel le bénit en lui donnant fils légitime.

²⁴ Cette qualité commune, à des degrés divers, à Asami, Hôjo, Yamaoka et Kaji Ryusuke, se retrouve aussi chez Isaoka, qui a connu la défaite et la prison de Sugamo.

²⁵ On notera que Koizumi partage ce surnom avec Kenneth Yamaoka.

4-3) Le manga comme reflet de l'opinion

En mettant le leader charismatique au centre de la démocratie, les *mangaka* ne font que refléter l'état de l'opinion et de la scène politique japonaise des années 1990. A partir de la fin des années 1980, alors que les scandales et la crise déconsidèrent la haute administration et le monde des affaires, la question du « leadership politique » est devenue centrale. L'opinion attend le premier ministre qui saura s'imposer face aux élites non-élues accusées de confisquer indûment le pouvoir. Coïncidant avec la vogue du manga politique, cette attente propulse au premier plan des politiciens dotés de plus ou moins de séduction (Doi Takako en 1989, Hosokawa Morihiro en 1992, Kan Naoto en 1996), dont la cote de popularité franchit souvent la barre des 60%. Tous s'étioleront en moins de quatre ans, sauf Koizumi, dont ce jeu fera le triomphe.

Koizumi présente d'ailleurs nombre de points communs avec les héros de *Sanctuary*, qui s'est terminé six ans avant son arrivée au pouvoir. Il opère à l'intérieur du PLD ; il bouscule les hiérarchies en combinant charisme et habileté médiatique ; charmeur, il sait aussi être impitoyable ; il bâtit sa communication sur sa volonté de « se jeter dans le feu » pour faire advenir le changement ; comme Asami, c'est un nationaliste affirmé ; comme lui, il se débarrasse de la vieille génération (en écartant tous les sortants âgés de 75 ans aux élections de 2003), et mobilise le vote flottant pour une victoire politique éclatante en septembre 2005. Si l'on ne saurait en conclure que Koizumi s'est inspiré de *Sanctuary*, tant de similitudes montrent à quel point le manga de politique fiction des années 1990 collait aux évolutions de la vie politique. S'en nourrissant, il la nourrissait aussi en retour, à sa manière, en donnant à la masse de ses lecteurs une vision de la vie politique répondant aux contraintes éditoriales d'un média qui a besoin de héros archétypaux et de rebondissements constants, au rythme hebdomadaire ou bi-hebdomadaire de sa parution en feuilleton.

Quel effet particulier peut avoir sur l'opinion un média de masse obéissant à ces contraintes, et utilisant de surcroît utilisant le vecteur très particulier qu'est la narration graphique ? Cette question mériterait elle aussi l'attention de la science politique.

V.LA VISION DES ENJEUX POLITIQUES : MONDIALISATION, ECONOMIE, POLITIQUE ETRANGERE...

Outre leur vision de la démocratie plus commune qu'il n'y paraît, les trois séries véhiculent un message touchant les enjeux concrets qui étaient au centre du débat politique japonais pendant les années 1990, et qui y sont parfois encore. Au centre, on trouve la question de la mondialisation et son corollaire, le libéralisme économique, qui ont été à l'origine de la crise que le Japon a traversée pendant cette décennie.

Sanctuary présente la mondialisation comme une confrontation brutale entre les nations, et même entre les races, dans la droite ligne de l'école « réaliste » des relations internationales et de la version fascisante du nationalisme. Certes, Asami assure que le défi pour l'avenir est de créer un monde dans lequel tous les pays, quels que soient leur niveau de développement, leur histoire et leur culture, pourraient « avoir la sensation d'exister ». L'auteur reprend ici la rhétorique politiquement correcte de la « symbiose » (*kyôsei*) qui faisait florès sur la scène

politique japonaise jusque dans le discours des nationalistes depuis la fin des années 1980. Mais son héros ne développe ce thème qu'une seule fois et avoue ne pas savoir comment relever ce défi, ce qui ne laisse *de facto* de la mondialisation que son aspect de confrontation inexpiable.

Cette confrontation constitue un défi mortel pour le Japon, minuscule archipel amolli et surprotégé dont les citoyens répugnent à s'expatrier²⁶ et dont les dirigeants ont peur de leurs homologues étrangers. Il va « devenir la cible du reste du monde » et n'est pas prêt à relever le défi : « Si cela devait arriver aujourd'hui, le Japon serait submergé en un instant ». A l'inverse, pour les Etats-Unis vus par *Eagle*, la mondialisation n'a rien qui puisse inquiéter. Les seules questions qui se posent à eux sont celle de l'immigration et celle du niveau de force optimal nécessaire pour contrôler le nouveau contexte mondial.

A ces problèmes, Kenneth Yamaoka préconise des solutions constructives et « soft », dans la droite ligne de la théorie libérale des relations internationales: aider généreusement les pays d'origine des immigrants à se développer, réduire la présence militaire américaine à l'étranger et aider le monde à prendre en charge les problèmes qui nourrissent les conflits... A l'inverse, Asami préconise un traitement de choc pour le Japon. Il faut ouvrir complètement l'archipel et laisser entrer les immigrés, afin d'obliger les Japonais à « se débrouiller pour survivre », à « se battre pour trouver du travail ». Dans cette lutte pour la vie, ils reviendront aux « principes fondamentaux du peuple japonais » et retrouveront « les traits du caractère national »²⁷.

Asami détaille ces traits à l'intention de la vice-présidente américaine Bisset, que cette révélation éblouit. L'essentiel est la capacité à travailler dur, avec une « ferveur » nourrie par l'amour du groupe, et la capacité à « trouver [ses] joies et [ses] buts dans l'avenir et la place que [vous] prévoit le système »²⁸. Ce sont là des thèmes récurrents de l'idéologie nationaliste nipponne, à laquelle renvoie aussi le slogan du premier petit groupe de politiciens réunis autour d'Asami – « Un pays riche et un peuple fort » – décalque du mot d'ordre des réformateurs autoritaires de l'ère Meiji : « Un pays riche et une armée forte ».

Si Asami veut ouvrir les marchés, il n'est pas pour autant partisan d'une économie néo-libérale. Ouvrir les marchés n'est pour lui qu'un moyen de réveiller un « caractère national » dont les valeurs fondées sur l'esprit de groupe sont étrangères au capitalisme anglo-saxon.. Au demeurant, l'économie ne le préoccupe guère : dans sa stratégie de conquête du pouvoir, il place systématiquement ses pions dans l'administration, mais pas dans le monde des affaires. A ses yeux, nul ne peut être un leader politique « s'il ne peut pas berner les grosses compagnies », et il n'évoque les réformes structurelles que pour conseiller : « Proposez n'importe quoi aux grandes entreprises. Faites leur le discours qu'elles veulent entendre, allègement des charges et de l'impôt sur les bénéficiaires, etc. et l'argent coulera à flot »²⁹. Et les hommes d'affaires n'apparaissent dans la série que dans le rôle de corrupteurs ou d'escrocs. Cette vision dévalorisante et instrumentale du monde des affaires, liée à l'hymne au « modèle japonais », renvoie d'un côté à l'idéologie des bureaucrates nationalistes alliés des militaires dans les années 1930, dont Kishi Nobusuke était le chef de file, et de l'autre aux politiciens populistes de la lignée de Tanaka Kakuei, pour qui les entreprises étaient avant tout des

²⁶ Ce sera le rôle des yakuzas sous la houlette de Hôjo de leur donner l'exemple...

²⁷ Toutes ces citations sont tirées du Vol.II – p.231-236.

²⁸ Vol.V – p.8.

²⁹ Vol. IV – p.9

vaches à lait. Rien d'étonnant, donc, à ce que le personnage d'Isaoka soit clairement un mixte du premier, pour la carrière commencée à Sugamo, et du second pour la brutalité vulgaire...

Kenneth Yamaoka non plus ne s'intéresse guère à l'économie. Il fait campagne sur l'éducation, l'immigration, le contrôle des armes à feu, la politique étrangère et la défense, et contre le racisme (par ordre d'entrée en scène), mais jamais sur les problèmes économiques. Dans *Eagle*, le monde des affaires n'apparaît que sous l'aspect peu engageant de promoteurs immobiliers corrupteurs, de fabricants d'armes meurtriers, d'un avionneur géant qui licencie les salariés par milliers, et du beau-père du héros, un grand banquier qui n'hésite pas à commanditer des meurtres pour protéger l'argent qu'il a investi dans la carrière politique de son gendre.

Quant à *Kaji*, s'il offre un catalogue très concret des principaux enjeux du débat politique japonais et des propositions des néo-conservateurs nationalistes, il n'avance qu'une seule proposition concrète d'ordre économique (l'accroissement de la taxe à la consommation de 5% à 15% en dix ans), alors qu'il s'étend abondamment sur les problèmes de défense et de politique étrangère. Sur ce deuxième plan, Hirokane préconise à de nombreuses reprises le renforcement des forces armées japonaises et l'allègement du contrôle civil qui pèse sur elles ; le vote d'une loi permettant d'instaurer l'état d'urgence en cas de besoin et un amendement constitutionnel pour légitimer le droit du Japon à « l'autodéfense collective » ; la priorité absolue à l'alliance américaine, sans pour autant abdiquer devant les Etats-Unis ni renoncer à défendre les intérêts nationaux du Japon et son statut exemplaire de « nation pacifique » ; la plus grande fermeté face à la Corée du Nord, fût-ce au prix de vies humaines, mais aussi face à la Chine, qu'il faut priver d'aide au développement et dont on ne doit pas tolérer qu'elle accuse le Japon de crimes de guerre (notamment le massacre de Nankin, qu'il faut réfuter).

La mise entre parenthèse de l'économie et le flou des propositions économiques dans les trois séries, par contraste avec l'accent mis sur la défense et la politique étrangère, reflète à la fois les priorités et les contradictions des néo-conservateurs nationalistes japonais – d'Ozawa à Koizumi et aujourd'hui Abe Shinzô. Ils sont conscients de l'avancée du capitalisme néolibéral à l'échelle mondiale mais très réticents à abandonner le « modèle japonais ». En outre, d'un point de vue marketing, les *mangaka* sont conscients de l'impopularité du modèle anglo-saxon chez les salarymen, qui constituent sans doute l'essentiel de leur lectorat.

CONCLUSIONS

Nous pensons avoir montré ici que le manga est un objet d'étude légitime pour la science politique, ne serait-ce que parce qu'il est un médium de plein exercice dans l'une des plus grandes démocraties du monde. C'est aussi un élément central dans le rôle que le Japon, désormais deuxième exportateur mondial de produits culturels, joue dans la globalisation culturelle qui accompagne la mondialisation économique et répand à l'échelle planétaire des systèmes de valeurs, des manières de penser et des images qui sont autant d'instruments de *soft power*.³⁰

L'analyse du manga de fiction politique des années 1990 montre sa capacité remarquable à se saisir en temps quasi réel de l'actualité et des mouvements d'opinion, jusqu'à en devenir parfois prémonitoire. Elle renforce aussi les conclusions de l'étude pionnière de Sharon Kinsella³¹. Parfois violemment contestataire dans les années 1960 et 1970, le manga reflète aujourd'hui des positions conservatrices ou *mainstream*. *Sanctuary* et *Kaji...* reflètent de très près celles qu'Ozawa Ichirô a échoué à faire triompher au moment où les séries paraissaient, mais grâce auxquelles Koizumi, et aujourd'hui Abe Shinzô, ont ensuite assuré la pérennité du règne du PLD. Ce virage idéologique se lit aussi dans la glorification des « valeurs nationales » et dans la combinaison du machisme avec l'hymne aux vertus familiales qui caractérise les deux séries. Quant à *Eagle*, si l'action se situe aux Etats-Unis, les valeurs « libérales » (du point de vue des relations internationales) défendues par le héros sont celles dont le Japon tout entier, y compris les néo-conservateurs nationalistes, se glorifie plus ou moins d'être porteur sur la scène internationale.

Les trois oeuvres véhiculent une même conception de la démocratie marquée par la survalorisation du leader aux dépens des citoyens. Elles ne remettent pas en cause la légitimité de la démocratie, mais la méfiance envers la classe politique et l'exaltation du leader-héros ne donnent pas l'impression d'une adhésion enthousiaste aux valeurs démocratiques. On pourrait peut-être parler à cet égard d'une certaine « fatigue de la démocratie » dans le Japon des années 1990, que confirmerait la baisse marquée de la participation électorale. Mais cette « fatigue » est allée de pair avec une forme d'intérêt croissant pour les jeux politiques, que reflète le fait que le manga s'en soit alors saisi.

A cet égard, on doit souligner que les formes nouvelles prises par les jeux politiques au Japon dans les années 1990 présentent des similitudes remarquables avec les schèmes narratifs propres au manga. Ces schèmes lui sont imposés par des contraintes techniques telles que la parution en feuilleton, la combinaisons de l'image fixe et du texte, mais aussi par les particularités du mode de consommation d'un « produit de plaisir pur » tel que le manga, que nous avons analysées ailleurs³². Ces facteurs imposent au *mangaka* une manière spécifique de présenter le réel, caractérisée notamment par la polarisation autour de héros archétypaux, la dramatisation, la prégnance de l'émotion et la multiplication des rebondissements – qui se retrouvent au demeurant à divers degrés dans la plupart des médias de masse.

Ces caractéristiques de la narration de manga se retrouvent dans les péripéties de la politique-spectacle qui s'impose progressivement au Japon dans les années 1990, et dont la « mise en théâtre » par Koizumi de son combat contre les forces anti-réformatrices lors des législatives

³⁰ Voir entre autres Shiraishi (1997): "Japan's soft power..." *op.cit*

³¹ Kinsella, Sharon (2000): *Adult Manga: Culture and Power in Contemporary Japanese Society*, Richmond (Surrey), Curzon Press.

³² Bouissou (2006) : « Japan's growing cultural power.. » *op.cit*.

de 2005 a constitué le sommet. Ces péripéties ont été marquées au premier chef par l'émergence successive de « héros » au profil très marqué et au destin dramatique : Hosokawa Morihiro, encensé comme « le Kennedy japonais », premier ministre adulé, tombé en neuf mois des sommets de la popularité et aujourd'hui potier ; Doi Takako, pareillement adulée, restée seule avec le vieux Murayama Tomiichi dans les ruines du parti socialiste après le sauve-qui-peut de ses élus vers le parti démocrate (1996) ; Takemura Masayoshi, le fondateur du parti Pionnier (Sakigake), pareillement abandonné ; Kan Naoto, chevalier blanc de la cause citoyenne, piégé par la presse avec sa maîtresse (1998) ; le jeune conservateur Arai Shôkei, chouchou des *talk shows* télévisés, livré en pâture à la justice par ses aînés et suicidé (1998). Et ces héros, comme dans le feuilleton du manga, sont emportés dans une succession rapide d'épisodes : pas moins de dix premiers ministres se succèdent en douze ans, entre le début de *Sanctuary* et la fin d'*Eagle*.

Le fait que la démocratie japonaise, depuis une quinzaine d'années, semble se conformer aux règles essentielles de la « manière manga de raconter le monde » invite lui aussi la science politique à y regarder de plus près. Trois approches sont possibles – et complémentaires. La plus simple est l'analyse de contenu, comme dans cette étude. La seconde est d'étudier le manga comme un vecteur de communication politique, en mettant en lumière les spécificités de l'impact exercé sur le récepteur par ses techniques narratives spécifiques et la manière d'appréhender le monde qu'elles induisent. Enfin, il serait intéressant de chercher à savoir si le message politique que véhiculent nombre de séries (et non le seul manga de politique-fiction) exerce une influence sur leur lectorat, et laquelle ; malheureusement, à notre connaissance, il n'existe à ce jour qu'une seule enquête sur un très petit nombre de lecteurs de *Gundam*³³.

³³Chandler, Zachary (2002), "Challenges to Japanese pacifism in postwar popular culture", Duke University, online at <http://www.duke.edu/~zcc/capstone.htm>